

Alors un matin, j'ai regardé Vincent et j'ai dit un peu comme Marcos : Ya basta ! Je me suis levé, calme, je me suis avancé vers Laurent pendant qu'il les embrouillait, je lui ai tapé sur l'épaule, il s'est retourné et je lui ai mis une grosse droite dans sa bouche. Là j'ai dit à Vincent de se ramener et le soir on leur montrait toutes nos planques dans le quartier.

Ils ne disent pas grand-chose, on dirait des loques, mais ils ont un talent dingue. Avec leurs grands corps maigres et leurs cheveux longs, ils pourraient même avoir la classe s'ils se donnaient la peine. Niveau musique, je les ai entendus jouer des trucs tellement puissants – à soulever des stades ! Mine de rien, ils ont réussi à dire merde à leurs vieux et à leur vision du monde moisie. La récompense ? Maintenant tout ce génie macère dans l'intérim, d'un magasin à une entreprise de téléconseil, au moins six mois consécutifs par an. Tout ça pour avoir enfin droit au chômage et disposer d'un peu de temps à gaspiller. Et plus jamais de musique !

★ Le remède et le poison ★

Sophie Jublovski jette la lettre recommandée sur la table devant elle et laisse échapper un sanglot. Le courrier stipule que les autorités locales projettent de déplacer la sortie de la route nationale 88 en direction de la Cantaranne. Le réaménagement de l'extrémité sud du secteur doit donner jour à une coulée verte le long de l'Aveyron. Le tracé des pistes cyclables nécessite la destruction du rond-point et du pavillon. Une procédure d'expropriation pour cause d'« utilité publique » a démarré, la famille doit vider les lieux avant deux mois. Le prix de rachat proposé ne prend en compte ni la hausse de la valeur du terrain ni les nombreux travaux effectués par Bartek. Le papier noirci d'un charabia protocolaire prétend s'appuyer sur un arrêté signé de la main de Philippe Forges, maire de Rodez depuis une dizaine

d'années et président de la communauté d'agglomération. Malgré son poste de secrétaire de mairie, Sophie a plus souvent vu ce dernier sur des affiches qu'en chair et en os ; elle passe d'ailleurs ses journées à rédiger le genre de lettres types qu'elle vient de recevoir.

Elle se sert un café, allume une cigarette puis sort prendre l'air sur le seuil de sa maison. Ce matin-là, un ciel bas crachote sa lassitude sur la plaine du Grand Rodez. Les quelques arbustes qui encadrent le parking du supermarché se sont habillés d'orange. Vivre ici n'est pas toujours agréable, songe-t-elle en tentant de se consoler devant ce paysage morne. Le pavillon, avec son crépi rose saumon, symbolise à lui seul la hideuse architecture des années 1980 ; mais, depuis la mort de Bartek, Marco et elle y ont pris leurs habitudes. La cohabitation s'est construite au fil des ans ; à la manière des chats, le territoire s'est disputé morceau par morceau. À l'étage se trouve la chambre de son fils et au rez-de-chaussée, derrière une porte au bout du salon, la sienne. Il y a le couloir d'herbe qui leur tient lieu de jardin et, accolé à la maison, un garage pour la voiture. Avec la somme que la mairie lui propose, elle sait déjà qu'elle ne pourra jamais retrouver une telle superficie si proche des commodités. Depuis l'expansion de la zone, le nombre d'actifs a augmenté, le prix des logements avec. Vivre dans un petit appartement l'angoisse et elle ne s'imagine pas non plus terrée dans un village, loin de tout. Elle se souvient de la passion avec laquelle Bartek a orchestré la construction de leur pavillon et les larmes lui brouillent la vue. Aujourd'hui plus que jamais, il lui manque. Et le refus obstiné de Marco d'évoquer la mémoire de son père la désole. Avant de partir d'ici, elle aurait voulu partager avec lui le souvenir du Bartek qu'elle a tant aimé, celui qui se baignait dans l'Aveyron en plein janvier pour la séduire, ou qui venait lui chanter des poèmes le dimanche pendant qu'elle travaillait au marché.

Encore sous le choc, elle décroche machinalement son téléphone et compose le numéro d'une copine avocate à Montpellier qui lui conseille de saisir le juge de l'expropriation – dans l'espoir qu'il réévalue le montant de l'indemnité.

Lorsqu'il rentre du travail, Marco vacille devant la logique implacable d'une telle nouvelle. Après tout, à ce stade de l'extension du Grand Rodez, que le pavillon tienne encore debout relève du miracle. Il a certes grandi dans cet endroit et s'y est habitué, mais il ne parvient plus à nier l'absurdité de vivre là. Au fil des années, sa mère et lui se sont trouvés toujours plus cernés par les entrepôts, les bureaux et les enseignes commerciales de toutes sortes. La distance à parcourir pour sortir de ces cercles infernaux n'a cessé de s'accroître.

– La pression devenait trop forte, ricane-t-il avant de monter l'escalier en sifflotant, comme si cette lettre ne le surprenait pas.

Pourtant, une fois seul dans sa chambre, la colère le submerge. Il ne parvient pas à se concentrer sur ses lectures et ne peut s'empêcher d'interpréter cette expulsion prochaine comme un signe, une nouvelle preuve de l'existence du Moloch capitaliste.

Bordel! note-t-il dans son cahier. *Quasiment pile un an après la fête sur le Larzac! Comme par hasard. À force de fouiner partout et de mettre mon nez dans les rouages de la structure, la bête m'a pris en chasse. Jusqu'ici elle m'avait comme oublié. Mais l'odeur de ma sueur l'a attirée. Son regard s'est posé sur moi. Maintenant elle ouvre sa gueule et crache ses chiens.*

Le soir, à table, la conversation avec Sophie s'anime. Marco n'hésite pas à jeter de l'huile sur le feu et met

en parallèle leur expropriation future de la destruction brutale de leur ancien quartier.

– Et je ne parle pas d'un attachement affectif! Rien à voir avec Bartek, je m'en fous...

– Ne dis pas ça!

– Je parle d'un processus implacable qui change systématiquement le remède en poison!

– Mais de quoi tu parles?

– Du capitalisme, merde!

– Oh, tu généralises.

– Alors pourquoi est-ce que je suis obligé de gagner ma vie, par exemple? Pourquoi, alors que je pourrais jardiner pour le plaisir, j'ai l'impression de me taper d'éternels travaux d'intérêt général? Et toi, après la mort du vieux, t'as pas été forcée de retourner au charbon peut-être? Gagner sa vie... Ça pue pas le poison, ça?

– Plains-toi, tiens. T'as jamais fait grand-chose.

– Ne pas faire, c'est au moins un bon début.

– Oh oui, première nouvelle. Il faut bien que les gens travaillent, si tout le monde faisait comme toi...

– Quelle est la seule marchandise qui peut produire plus de valeur qu'elle n'en coûte?

– Euh... Quoi?

– C'est l'Homme!

– Je ne vois pas le rapport! Tu sautes toujours du coq à l'âne et tu exagères tout. Le remède et le poison... D'où est-ce que tu sors ces sornettes?

– Regarde le vieux. Au départ, il était fier de travailler sur les chantiers de la zone. Il avait un emploi et se sentait utile. Il disait que ceux qui ne voulaient pas bosser étaient des parasites, non?

– Bon...

– Il croyait, comme beaucoup d'autres, que la zone du Grand Rodez sauverait la ville, t'es d'accord?

– C'est vrai...

– Le remède.

– Hm.

– Maintenant, souviens-toi où ça l'a conduit, regarde l'avis d'expulsion, jette un œil au paysage dehors et refais le point.

– Mais...

– Le poison !

– Oh ça va, Marco ! Le vrai problème, c'est le prix de rachat et la manière dont c'est fait – juste une lettre, comme ça... Alors ne va pas faire des histoires partout à vouloir faire la guerre au monde entier... Je te connais. J'ai pas besoin de ça. Et puis qu'est-ce que t'as en ce moment, à parler comme un livre et à prendre tes grands airs ? Ça n'est pas un jeu, c'est la vie !

– Mais je joue pas, moi ! C'est pas moi qui ai envoyé cette lettre, que je sache ! Les jardiniers communaux ont bien le droit d'apprendre des trucs, non ? Je me renseigne, c'est tout !

Bien sûr, à plus de trente ans, Marco sait qu'il aurait dû quitter le foyer familial depuis longtemps. C'est d'ailleurs un sujet de tension récurrent entre eux. Sophie aimerait qu'il prenne son envol, qu'il fasse des enfants.

– Trouve-toi une femme, lui répète-t-elle. C'est pas sain de vivre avec sa mère.

Lorsqu'elle lui reproche son comportement de vieux garçon, il se contente de répondre par un grognement gêné. Comment ne pas admettre qu'à son âge ce genre de situation ne joue pas à son avantage ? Mais la relative autonomie que lui confère sa chambre à l'étage, la présence encore vive de ses souvenirs d'enfance, la proximité avec son travail – et la force de l'habitude – lui ont fait accepter cette étrange collocation.

★ Contamination ★

Un midi, au local de service des agents communaux, Marco se lance dans une joute verbale sur le sens de la lutte et du travail salarié avec René, le représentant syndical, et manque d'en venir aux mains.

– On est là pour améliorer tes conditions de travail et défendre ton emploi ! s'étrangle René.

– Le prolétaire, connard, c'est celui qui à force de se prendre pour une chaise finit par être très content de se faire écraser par un cul !

Je ne laisserai plus des cons pareils me dire qu'on me donne du travail quand on me le prend ! gratte-t-il le soir même dans son journal.

Après cette altercation, il ne décolère pas et passe ses pauses à fumer de gros joints, posté devant la petite vitre de l'Algeco qui tient lieu de local syndical. Chaque jour, il reste ainsi de longues minutes à fixer les militants qui se trouvent à l'intérieur. Sans leur adresser un mot, il se contente de faire des ronds de fumée et adresse des doigts d'honneur à la cantonade. La stupeur de ses collègues a rapidement laissé place à une franche hostilité. Certains n'ont pas hésité à se plaindre à la direction.

Sur les conseils de Vincent, Marco a consenti à lâcher du lest et se tient désormais à l'écart. Il délaisse toujours plus son travail et fait même exprès de laisser certaines bandes d'herbe de son secteur se recouvrir de pâquerettes ou devenir la proie des mauvaises herbes. Parfois il descend de sa tondeuse pour lire dans un coin et s'amuse à scruter les va-et-vient des employés de la zone. Toujours les mêmes petits gestes mieux réglés qu'une horloge, les éternelles mauvaises blagues. Où qu'il regarde, il reconnaît cette logique morbide décrite par Marx qui transforme

la totalité des rapports humains en rapports marchands. Il voit cette chosification envahir tous les domaines de la vie, comme une algue ; il l'observe s'insinuer partout, se glisser dans le plus petit pli d'un sourire, à travers le scintillement d'un bijou de pacotille, sous le battement d'une paupière.

C'est comme si tout le monde savait mais s'en foutait totalement. C'est ce monde-là que Marcos a quitté !

La colère l'opresse toujours plus. Une douleur diffuse parcourt son corps. Il jurerait que tout son système nerveux se hérissé d'épines. Depuis l'annonce de la destruction prochaine du pavillon, il a parfois du mal à respirer. Il se sent piégé, condamné à demeurer le spectateur d'une catastrophe en cours. Dans ces moments-là, il prétexte une intervention dans la zone et quitte son poste pour lire quelques heures sous un vieux chêne bicentenaire qu'il affectionne, à l'extrémité du secteur d'Arsac. Un chant guerrier gonfle dans sa poitrine. Un réflexe quasi animal le pousse à poursuivre son apprentissage – comme s'il faisait le plein de munitions.

– Ils peuvent bien tous venir avec leurs menaces et leurs pelleuses, aime-t-il répéter à Sophie quand elle s'inquiète de ses propos. Je me fous de leur ordre d'expulsion. Moi, en tout cas, je bougerai pas d'ici !

Souvent, il emprunte la voiture de sa mère et retourne seul sur le Larzac. Il aime s'y perdre. Là-haut il se sent comme un chevalier échappé du Moyen Âge. Il goûte la solitude, le silence retrouvé des déserts, le privilège rare de fouler un paysage depuis toujours inchangé. Sur les Causses, le temps a laissé quelques tas de pierres millénaires : restes de murets, chapelles, caselles ou bergeries ; quelques croix parsèment encore les sentiers balayés par

le vent. Marco respire enfin et songe qu'à une autre époque ces plateaux, sans source d'eau ni terres suffisamment grasses pour la culture, étaient synonymes de mort pour les populations réfugiées dans les plaines. Comme une ironie du sort, alors qu'aujourd'hui une gale urbaine s'étend partout dans les vallées, leur nature hostile constitue plus que jamais un système de défense redoutable contre le parasite humain. Et ce qui était jadis un enfer retrouve des allures de paradis perdus.

Dans le monde réellement renversé, note-t-il un après-midi, accroupi sur un sentier à l'abri du vent, la seule oasis possible devient un moment de désert!

★ Extraits du journal de bord de Marco Jublovski ★

– *histoire de Vincent Bousquet* :

Depuis que je me fide Marx et compagnie – et encore plus depuis cet avis d'expulsion –, je ne pense qu'à ça. J'ai beau lui répéter, il ne veut rien entendre mais, franchement, toute cette histoire du Capital, on dirait l'arbre généalogique des Bousquet. Il y a un siècle, les arrière-grands-parents Bousquet vivaient déjà à Onet-le-Château, à quelques kilomètres des abattoirs municipaux. La famille avait toujours vécu et travaillé dans leur ferme. Pendant la guerre, les abattoirs ont été rachetés par la société Lanibal qui y a installé son activité industrielle : l'Elma (Électromécanique de l'Aveyron). À la fin des années 1970, les locaux de l'Elma ont été rachetés à leur tour par le géant allemand Bosch qui a procédé à de nombreux agrandissements et s'est lancé dans la production d'injecteurs de moteur Diesel. Bosch a engagé un maximum de monde dans le coin. L'agglomération de Rodez a alors lancé ce qu'ils appellent

un « vaste programme de restructuration du territoire ». Le grand-père Bousquet, qui n'avait pas su prendre le virage de la monoculture, s'est retrouvé ruiné et a dû mettre en vente les terres familiales. Les autorités locales ont alors sorti la carte du droit de préemption et se sont imposées comme seuls acquéreurs. En compensation, les Bousquet ont reçu une somme ridicule. Quelque temps après, des putains de promoteurs immobiliers ont pris possession des terrains et fait bâtir le quartier résidentiel à prix modéré des Quatre-Saisons. La fille unique des Bousquet et son mari – les vieux de Vincent – ont racheté après la mort des grands-parents une petite partie de cette ancienne parcelle familiale, sur laquelle se trouvait un pavillon en préfabriqué béton.

Très vite, d'autres familles sont devenues propriétaires des pavillons voisins. Mon père a fait construire le nôtre un peu à l'écart du lotissement. Celui de Vincent a ouvert une boucherie à proximité de l'usine Bosch. D'autres commerçants l'ont suivi : un bar, puis une boulangerie. À cette époque on était presque heureux. Tous les recoins du quartier nous servaient de cachettes ; le petit bois était notre royaume. Il y avait la vieille cabane où on planquait nos secrets. Et puis les feuilles d'arbres écrasées sur les doigts pour masquer l'odeur des Royal Menthol qu'on tapait à la mère de Vincent. Et lorsqu'on traversait la route nationale pour s'enfoncer à travers champs, c'était comme marcher sur la Lune. Mais quand l'affaire des malfaçons a éclaté et que les pavillons du lotissement voisin ont commencé à s'effondrer les uns après les autres, la famille de Jean-Guil-laume et Tristan, d'origine un peu bourgeoise, venait de toucher un bel héritage et a emménagé dans une maison du centre-ville. Les Bousquet, eux, ont eu droit à que dalle, en dehors du montant ridicule de l'indemnité d'assurance. Une fois de plus, ils ont tout perdu sans broncher. Leur pavillon

a été rasé et la boucherie, vendue au rabais. Maintenant la famille de Vincent vit à l'autre bout de la ville, dans les nouveaux quartiers HLM. Son père s'est fait engager comme responsable du rayon boucherie au supermarché Auchan, en face de chez moi – à l'endroit exact où se tenait notre petit bois. Les chemins du quartier ont disparu. Le bitume s'est posé sur notre paysage comme un couvercle. Un magasin de bricolage et de jardinage, Tridôme, a été construit pile à la place du pavillon des Bousquet. Vincent y a justement décroché un CDI de vigile. Vigile ! Le prototype de l'esclave moderne ! Depuis presque dix ans, il reste là huit à dix heures par jour à surveiller des putains de marchandises.

★ **Amour et compromis** ★

Philippe Forges n'avait jamais remarqué Sophie Jublovski – jusqu'ici elle n'était qu'une employée de mairie comme une autre. Mais lorsqu'il ouvre la porte de son bureau et découvre ses yeux brillants, ses joues en feu, ses lèvres carmin et ses cheveux roux tirés en un chignon parfait, quand il entrevoit sa taille nerveuse et la rondeur de ses hanches, la foudre le frappe instantanément.

– Bonjour, monsieur le maire. Auriez-vous une minute à m'accorder ?

Philippe lui présente aussitôt ses excuses : il est déjà en retard pour un déjeuner professionnel, mais l'invite à lui faire part de sa demande le soir même au cours d'un dîner dans la grande brasserie du centre-ville – en tout bien tout honneur.

Troublée, Sophie retourne s'asseoir à son bureau. Elle qui s'était préparée à affronter les foudres d'un tyran s'étonne d'avoir rencontré un gentleman aux gestes suaves. Avec sa taille de colosse, sa voix forte et son gros ventre, il aurait presque quelque chose de rassurant. Mais les